

[Extract on the life and work of Hippocrates from Chaps. LXXIII-V of 'Voyage d'Anacharsis', presumably an ed. of J.J. Barthélemy's 'Voyage du jeune Anacharsis en Grèce'] / [Hippocrates].

Contributors

Hippocrates.

Hippocrates. Voyage d'Anacharsis.

Barthélemy, J.-J. 1716-1795. Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.

Publication/Creation

[Paris?] : [publisher not identified], [1820?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ym27hfyv>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

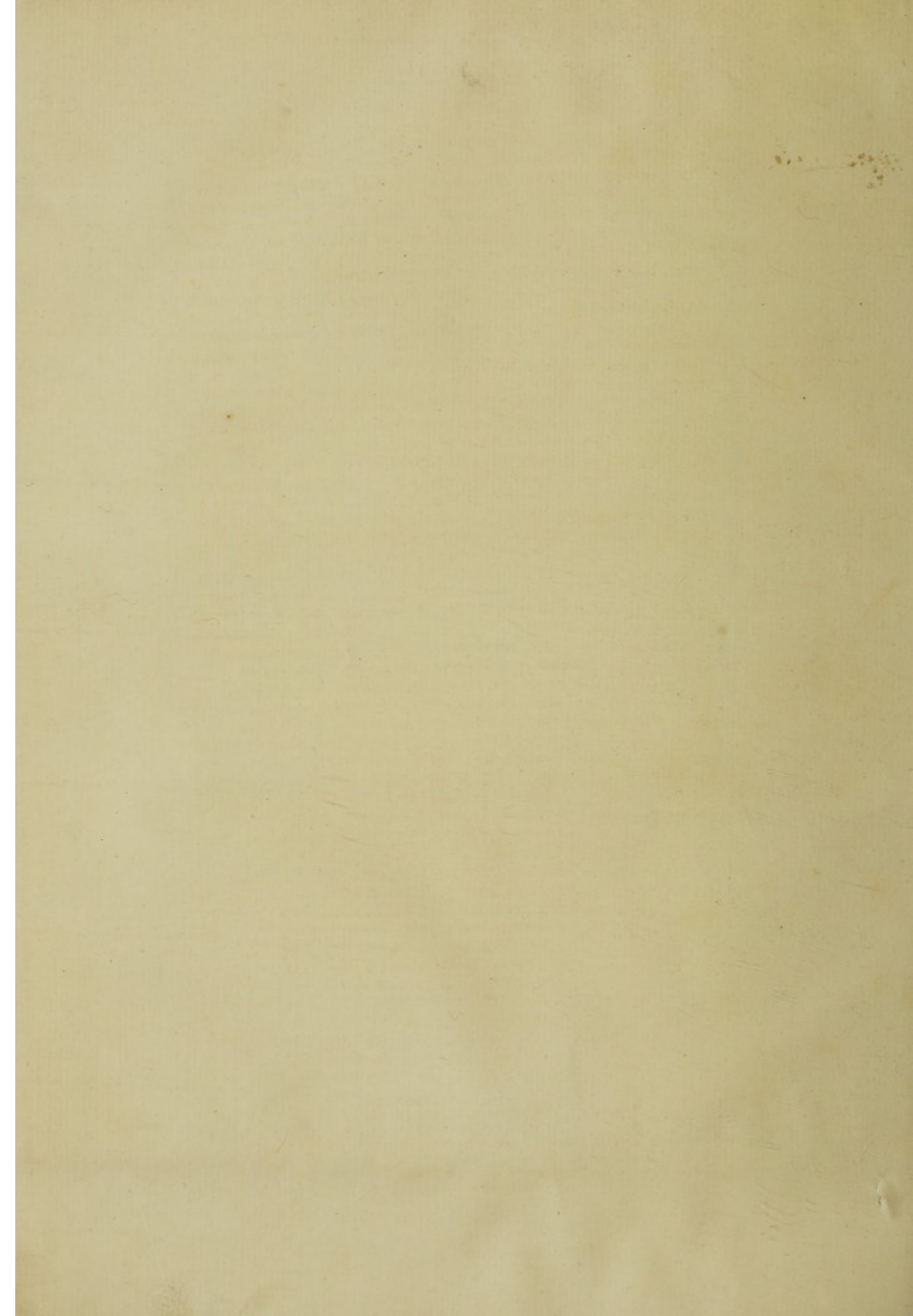
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

écrite par Anacharsis.

13



les murailles, et l'intérieur de la nouvelle ville¹. Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le faubourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnaissance des malades; et d'inscriptions qui indiquent et les maux dont ils étaient affligés, et les remèdes qui les en ont délivrés².

Un plus noble objet fixait notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la première année de la 80^e olympiade³ (1). Il était de la famille des Asclépiades⁴, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine⁵. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, et la troisième à Cos⁶. Il reçut de son père Héraclide les éléments des sciences; et, convaincu bientôt que, pour connaître l'essence de chaque corps en particulier, il faudrait remonter aux principes constitutifs de l'univers⁷, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués⁸.

Les intérêts de la médecine se trouvaient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travaillaient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philosophes ne pouvaient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes⁹. Les philosophes discouraient, les Asclépiades agissaient. Hippocrate, enrichi des connaissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique¹⁰. Dans cette théorie, néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé¹¹.

A la faveur de cette méthode, l'art, élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venait de s'ouvrir¹²; et Hippocrate

acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes¹, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et surtout en Thessalie où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, ne l'avaient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai aperçu dans son âme qu'un sentiment, l'amour du bien; et, dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades².

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avait suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine³, et que son style est toujours concis: mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but; et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé⁴. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lirez les listes des malades qu'il avait traités pendant une épidémie, et dont la plupart étaient morts entre ses bras⁵. Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain⁶. C'est de lui-même que nous tenons ces aveux; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'institution du médecin, des règles dont je vais donner une légère idée.

« La vie est si courte, et l'art que nous exerçons exige une si longue étude, qu'il faut, dès sa plus tendre jeunesse, en commencer l'apprentissage⁷.

¹ Diod. Sic. lib. 15, p. 386.

² Strab. lib. 8, p. 374; lib. 14, p. 657.

³ Soran. vit. Hippocr. Frér. Déf. de la chronol. p. 121. Cor-sin. fast. Attic. t. 3, p. 199.

(1) L'an 460 avant J. C.

⁴ Plat. in Phædr. t. 3, p. 270.

⁵ Soran. vit. Hippocr. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 841.

⁶ Galen. method. med. lib. 1, t. 4, p. 35, lin. 17.

⁷ Plat. in Phædr. t. 3, p. 270. Theophr. de caus. plant. lib. 3, cap. 2, p. 266. Galen. method. med. lib. 1, t. 4, p. 36, lin. 28.

⁸ Aristot. meteor. lib. 1, cap. 6, t. 1, p. 545.

⁹ Galen. method. med. lib. 1, t. 4, p. 35, lin. 16.

¹⁰ Cels. de re med. in præfat. Dacier, Préf. de la trad. des œuvres d'Hippocr. Le Clerc, Hist. de la médec. liv. 3, chap. 1.

¹¹ Hippocr. de princ. t. 1, p. 112.

¹² Galen. method. med. lib. 2, t. 4, p. 53, lib. 27, lin. 9; p. 134, lin. 23.

¹ Galen. method. med. lib. 5, p. 84, lin. 36 et alibi.

² Id. de decret. lib. 9, t. 1, p. 334, lin. 25.

³ Id. method. med. lib. 7, t. 4, p. 106, lin. 52.

⁴ Id. de vict. rat. comm. 1, t. 5, p. 51, lin. 29. Id. de elem lib. 2, t. 1, p. 58, lin. 25.

⁵ Hippocr. epid. lib. 1, 2, 3, etc.

⁶ Id. ibid. lib. 5, § 14, t. 1, p. 778.

⁷ Id. in leg. § 2, t. 1, p. 41. Id. in aphor. § 1, p. 68.

Voulez-vous former un élève, assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes ? concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres ? son âme compatissante aime-t-elle à s'attacher sur les maux de l'humanité ? concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité¹.

« Accoutumez de bonne heure ses mains aux opérations de la chirurgie (1), excepté à celle de la taille, qu'on doit abandonner aux artistes de profession². Faites-lui parcourir successivement le cercle des sciences ; que la physique lui prouve l'influence du climat sur le corps humain ; et lorsque, pour augmenter ses connaissances, il jugera à propos de voyager en différentes villes³, conseillez-lui d'observer scrupuleusement la situation des lieux, les variations de l'air, les eaux qu'on y boit, les aliments dont on s'y nourrit, en un mot toutes les causes qui portent le trouble dans l'économie animale⁴.

« Vous lui montrerez, en attendant, à quels signes avant-coureurs on reconnaît les maladies, par quel régime on peut les éviter, par quels remèdes on doit les guérir.

« Quand il sera instruit de vos dogmes, clairement exposés dans des conférences réglées, et réduits, par vos soins, en maximes courtes et propres à se graver dans la mémoire⁵, il faudra l'avertir que l'expérience toute seule est moins dangereuse que la théorie dénuée d'expérience⁶ ; qu'il est temps d'appliquer les principes généraux aux cas particuliers, qui, variant sans cesse, ont souvent égaré les médecins par des ressemblances trompeuses⁷ ; que ce n'est, ni dans la poussière de l'école, ni dans les ouvrages des philosophes et des praticiens⁸, qu'on apprend l'art d'interroger la nature, et l'art plus difficile d'attendre sa réponse. Il ne la connaît pas encore cette nature, il l'a considérée jusqu'ici dans sa vigueur, et parvenant à ses fins sans obstacle⁹. Vous le conduirez dans ces séjours de douleur, où déjà couverte des ombres de la mort, exposée aux attaques violentes de l'ennemi, tombant, se relevant

pour tomber encore, elle montre à l'œil attentif ses besoins et ses ressources. Témoin et effrayé de ce combat, le disciple vous verra épier et saisir le moment qui peut fixer la victoire, et décider de la vie du malade. Si vous quittez pour quelques instants le champ de bataille, vous lui ordonnerez d'y rester, de tout observer, et de vous rendre compte ensuite, et des changements arrivés pendant votre absence, et de la manière dont il a cru devoir y remédier¹⁰.

« C'est en l'obligeant d'assister fréquemment à ces spectacles terribles et instructifs, que vous l'instruirez, autant qu'il est possible, dans les secrets intimes de la nature et de l'art. Mais ce n'est pas assez encore. Quand, pour un léger salaire, vous l'adoptâtes pour disciple, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions, une pureté inaltérable¹¹. Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus ? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur¹² ; et en effet, si l'on n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme ou de ses filles¹³ ? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque et chagrine¹⁴ ; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût, et cède à leurs caprices¹⁵ ; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville, pour y prononcer, en l'honneur de son art, des discours étayés du témoignage des poètes¹⁶ ; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde¹⁷, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir se trouve encore plus de disette que d'abondance¹⁸ ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil, et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur¹⁹ ; si sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches²⁰ ; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à termi-

¹ Hippocr. in leg. § 2. Id. de decent. t. 1, § 2, p. 53 ; § 5, p. 55 ; § 7, p. 56 ; § 11, p. 59. Le Clerc, Hist. de la médéc. liv. 3, chap. 29.

² Hippocr. in præcept. § 5, t. 1, p. 63.

(1) Elles faisaient alors partie de la médecine.

³ Hippocr. in jusjur. § 2, t. 1, p. 43.

⁴ Id. in leg. § 3, t. 1, p. 42.

⁵ Id. de aer. aq. et loc. t. 1, p. 327.

⁶ Id. in jusjur. § 1, t. 1, p. 43. Dacier, trad. des œuvres d'Hippocr. t. 1, p. 150.

⁷ Id. in præcept. § 1 et 2, t. 1, p. 60. Aristot. metaph. t. 2, p. 839.

⁸ Id. epid. lib. 6, § 3, t. 1, p. 805 ; § 8, p. 822.

⁹ Id. de princip. t. 1, § 1, p. 112. Id. de diæt. § 1, t. 1, p. 179.

¹⁰ Id. epid. lib. 6, § 5, t. 1, p. 802.

¹¹ Hippocr. de decent. § 12, t. 1, p. 59.

¹² Id. in jusjur. § 2, t. 1, p. 43.

¹³ Id. de decent. § 5, t. 1, p. 55.

¹⁴ Id. in jusjur. § 2, t. 1, p. 43. Id. de med. § 1, p. 45.

¹⁵ Id. de med. ibid.

¹⁶ Id. de decent. § 10 et 11, t. 1, p. 58.

¹⁷ Id. ibid. § 2, p. 52 et 53. Id. in præcept. § 9, p. 66. Id. de med. § 1, p. 45.

¹⁸ Id. de med. § 1, t. 1, p. 45.

¹⁹ Id. in præcept. § 7, t. 1, p. 65.

²⁰ Id. ibid. p. 64.

²¹ Id. ibid. § 5 et 6, p. 63.

ner le marche, quoique le malade empire d'un moment à l'autre¹ ?

« Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorants et présomptueux dont la Grèce est remplie, et qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes; imposteurs d'autant plus dangereux, que les lois ne sauraient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier².

« Quel est donc le médecin qui honore sa profession? celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité, et une vie sans reproche³; celui aux yeux duquel tous les malheureux étant égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la Divinité, accourt avec empressement à leur voix, sans acception de personnes⁴, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance, qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie⁵; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidents imprévus⁶, se fait un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ces confrères, pour s'éclairer de leurs conseils⁷; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut du moins se féliciter dans les revers, d'avoir suspendu des douleurs, et donné des consolations. »

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocrate comparait à un dieu⁸, sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. Des gens, qui, par l'excellence de leur mérite, étaient faits pour reconnaître la supériorité du sien, m'ont souvent assuré que les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que sa doctrine adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années⁹. Si la prédiction s'accomplit, les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos, la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérants s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

Après avoir visité quelques-unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour Samos.

CHAPITRE LXXIV.

Description de Samos. — Polycrate.

Lorsqu'on entre dans la rade de Samos, on voit à droite, le promontoire de Neptune, surmonté d'un temple consacré à ce dieu; à gauche, le temple de Junon, et plusieurs beaux édifices parsemés à travers les arbres dont les bords de l'imbrasus sont ombragés; en face, la ville située en partie le long du rivage de la mer, en partie sur le penchant d'une montagne qui s'élève du côté du nord¹.

L'île a six cent neuf stades de circonférence (1). A l'exception du vin, les productions de la terre sont aussi excellentes² que les perdrix et les différentes espèces de gibier, qui s'y trouvent en grande quantité³. Les montagnes, couvertes d'arbres, et d'une éternelle verdure, font jaillir de leurs pieds des sources qui fertilisent les campagnes voisines⁴.

La ville se distingue parmi toutes celles que possèdent les Grecs et les barbares sur le continent voisin⁵. On s'empresse de nous en montrer les singularités. L'aqueduc, le môle et le temple de Junon, attirèrent notre attention.

Non loin des remparts, vers le nord, est une grotte taillée à mains d'hommes, dans une montagne qu'on a percée de part en part. La longueur de cette grotte est de sept stades; sa hauteur, ainsi que sa largeur, de huit pieds (2). Dans toute son étendue est creusé un canal large de trois pieds, profond de vingt coudées (3). Des tuyaux, placés au fond du canal, amènent à Samos les eaux d'une source abondante, qui coule derrière la montagne⁶.

Le môle est une chaussée destinée à mettre le port et les vaisseaux à l'abri du vent du midi. Sa hauteur est d'environ vingt orgyes, sa longueur, de plus de deux stades⁷ (4).

A droite de la ville, dans le faubourg⁸, est le temple de Junon, construit, à ce qu'on prétend, vers les temps de la guerre de Troie⁹, reconstruit dans ces derniers siècles par l'architecte Rhécus :

¹ Strab. lib. 14, p. 637.

(1) 22 lieues 1700 toises. Voyez la note C, à la fin du volume.

² Strab. lib. 14, p. 637.

³ Tournef. Voyage, t. 1, p. 412.

⁴ Plin. lib. 5, t. 1, p. 287. Tournef. Voyage, t. 1, p. 414.

⁵ Herodot. lib. 3, cap. 139.

(2) 7 stades font 661 toises 3 pieds 8 lignes; 8 pieds Grecs font 7 de nos pieds et 6 pouces 8 lignes.

(3) 3 pieds Grecs font 2 de nos pieds et 10 pouces; 20 coudées, 28 pieds 4 pouces. Il y a apparence que la grotte fut d'abord destinée à servir de chemin public, et qu'ayant ensuite été résolu d'amener à Samos les eaux d'une source, dont le niveau était plus bas que la grotte, on profita du travail déjà fait, et l'on se contenta de creuser le canal en question.

⁶ Herodot. lib. 3, cap. 60. Tournef. Voyage, t. 1, p. 419.

⁷ Herodot. lib. 3, cap. 60.

(4) 20 orgyes font 113 de nos pieds et 4 pouces; 2 stades font 189 toises.

⁸ Strab. lib. 14, p. 637.

⁹ Pausan. lib. 7, cap. 4, p. 536. Menodot. ap. Athen. lib. 15 cap. 4, p. 672.

¹ Hippocr. in præcept. § 2, p. 62.

² Id. in leg. § 1, t. 1, p. 40.

³ Id. de med. § 1, p. 44. Id. de decent. § 2, p. 53; § 4, p.

54. Id. in præcept. § 1, p. 60.

⁴ Id. in præcept. § 5, p. 63.

⁵ Id. ibid. § 4, p. 62.

⁶ Id. de decent. § 9, p. 57.

⁷ Id. in præcept. § 6 et 7, p. 63, 64.

⁸ Id. de decent. § 5, p. 55.

⁹ Cels. in præfat. Plin. lib. 7, cap. 37, t. 1, p. 395. Id. lib. 18, t. 2, p. 108; lib. 26, p. 301; lib. 29, p. 493. Galen. passim. Hippocr. genus et vita ap. vander. Linden. t. 2, p. 958, etc.

il est d'ordre dorique¹. Je n'en ai pas vu de plus vastes² : on en connaît de plus élégants (1). Il est situé non loin de la mer, sur les bords de l'Imbrasus, dans le lieu même que la déesse honora de ses premiers regards. On croit en effet qu'elle vint au monde sous un de ces arbustes, nommés *agnus castus*, si fréquents le long de la rivière. Cet édifice, si simple et si respectable, a toujours joui du droit de silence³.

La statue de Junon nous offrit les premiers essais de la sculpture; elle est de la main de Smilis, l'un des plus anciens artistes de la Grèce⁴. Le prêtre qui nous accompagnait nous dit qu'auparavant un simple soliveau recevait en ces lieux saints l'hommage des Samiens⁵; que les dieux étaient alors partout représentés par des troncs d'arbres, ou par des pierres, soit carrées, soit de forme conique⁶; que ces simulacres grossiers subsistent, et sont même encore vénérés, dans plusieurs temples anciens et modernes, et desservis par des ministres aussi ignorants que ces Scythes barbares qui adorent un cimetière.

Quoique piqué de cette réflexion, je lui représentai doucement que les troncs d'arbres et les pierres ne furent jamais l'objet immédiat du culte, mais seulement des signes arbitraires, auprès desquels se rassemblait la nation pour adresser ses vœux à la Divinité. « Cela ne suffit pas, répondit-il, il faut qu'elle paraisse revêtue d'un corps semblable au nôtre, et avec des traits plus augustes et plus imposants. Voyez avec quel respect on se prosterne devant les statues du Jupiter d'Olympie et de la Minerve d'Athènes. — C'est, repris-je, qu'elles sont couvertes d'or et d'ivoire. En faisant les dieux à notre image, au lieu d'élever l'esprit du peuple, vous n'avez cherché qu'à frapper ses sens, et de là vient que sa piété n'augmente qu'à proportion de la beauté, de la grandeur et de la richesse des objets exposés à sa vénération. Si vous embellissiez votre Junon, quelque grossier qu'en soit le travail, vous verriez les offrandes se multiplier. »

Le prêtre en convint. Nous lui demandâmes ce que signifiaient deux paons de bronze placés aux pieds de la statue⁷; il nous dit que ces oiseaux se plaisaient à Samos, qu'on les a consacrés à Junon,

qu'on les a représentés sur la monnaie courante, et que de cette île ils ont passé dans la Grèce¹. Nous demandâmes à quoi servait une caisse d'où s'élevait un arbuste². « C'est, répondit-il, le même *agnus castus* qui servit de berceau à la déesse. Il a toute sa fraîcheur, ajouta-t-il, et cependant il est plus vieux que l'olivier d'Athènes, le palmier de Délos, le chêne de Dodone, l'olivier sauvage d'Olympie, le platane qu'Agamemnon planta de ses propres mains à Delphes³, et tous ces arbres sacrés que l'on conserve, depuis tant de siècles, en différents temples (1). »

Nous demandâmes pourquoi la déesse était vêtue d'un habit de noces. Il répondit : « C'est à Samos qu'elle épousa Jupiter. La preuve en est claire : nous avons une fête, où nous célébrons l'anniversaire de leur hymen⁴. — On le célèbre aussi, dit Stratonice, dans la ville de Cnosse en Crète, et les prêtres m'ont assuré qu'il fut conclu sur les bords du fleuve Théron⁵. Je vous avertis encore que les prêtresses d'Argos veulent ravir à votre île l'honneur d'avoir donné le jour à la déesse⁶; comme d'autres pays se disputent celui d'avoir été le berceau de Jupiter⁷. Je serais embarrassé, si j'avais à chanter sur ma lyre ou leur naissance, ou leur mariage. — Point du tout, répondit cet homme; vous vous conformeriez à la tradition du pays; les poètes ne sont pas si scrupuleux. — Mais, repris-je, les ministres des autels devraient l'être davantage. Adopter des opinions fausses et absurdes, n'est qu'un défaut de lumières; en adopter de contradictoires et d'inconsequentes, c'est un défaut de logique. et alors on ne doit pas reprocher aux Scythes de se prosterner devant un cimetière.

— Vous me paraissez instruit, répondit le prêtre, et je vais vous révéler notre secret. Quand nous parlons de la naissance des dieux, nous entendons le temps où leur culte fut reçu dans un pays; et par leur mariage, l'époque où le culte de l'un fut associé à celui d'un autre⁸. — Et qu'entendez-vous par leur mort? lui dit Stratonice; car j'ai vu le tombeau de Jupiter en Crète⁹. — Nous avons recours à une autre solution, répondit le prêtre. Les dieux se manifestent quelquefois aux hommes, revêtus de nos traits; et après avoir passé quelque

¹ Vitruv. præf. lib. 7, p. 124.

² Herodot. lib. 3, cap. 60.

(1) Il reste encore des débris d'un ancien temple à Samos; mais il paraît qu'on ne doit pas les rapporter à celui dont parle Hérodote. (Voyez Tournef. Voyage, t. 1, p. 422. Pocock. Observ. vol. 2, part. 2, p. 27. M. le comte de Choiseul-Gouffier, Voyage, pittor. de la Grèce, t. 1, p. 100.)

³ Cicér. in Verr. act. 2, lib. 1, cap. 19, t. 4, p. 165. Tacit. anal. lib. 4, cap. 14.

⁴ Pausan. lib. 7, cap. 4, p. 531.

⁵ Callim. ap. Euseb. præp. evang. lib. 3, cap. 8, p. 99. Clem. Alex. cohort. ad gent. p. 40.

⁶ Tacit. hist. lib. 2, cap. 3. Pausan. lib. 7, cap. 22, p. 579. Pittor. antich. d'Ercole. t. 3, tavol. 52, p. 273. Médailles de Paphos, etc.

⁷ Médailles de Samos.

¹ Antiphan. et Menod. ap. Athen. lib. 14, cap. 20, p. 655.

² Médaille de Gordien, au Cabinet du Roi.

³ Theophr. hist. plant. lib. 4, cap. 14. Plin. lib. 16, cap. 44, t. 2, p. 40. Pausan. lib. 8, cap. 23, p. 643. Cicér. de leg. lib. 1, cap. 1, t. 3, p. 115.

(1) Il paraît que tous ces arbres étaient dans des caisses. Je le présume d'après celui de Samos; sur la médaille citée ci-dessus, il est dans une caisse sur les marches du vestibule. Voyez, la planche des médailles.

⁴ Varr. ap. Lactant. de fals. relig. lib. 1, cap. 17, t. 1, p. 75.

⁵ Diod. Sic. lib. 5, p. 339.

⁶ Strab. lib. 9, p. 413.

⁷ Pausan. lib. 4, cap. 33, p. 361.

⁸ Herodot. lib. 2, cap. 146. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 18, p. 17; t. 23, hist. p. 22.

⁹ Cicér. de nat. deor. lib. 3, cap. 21, t. 2, p. 504. Origen. contr. Cels. lib. 3, t. 1, p. 475.

après, ôtez le couvercle, et vous trouverez au fond du vase une tête d'enfant¹ : Pythagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui continuait à garder le silence. « On vous serre de près, lui dis-je. — Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point; j'aurais tort d'avoir raison dans ce moment-ci : repousser sérieusement les ridicules, est un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par Néoclès des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. » J'acceptai ses offres, et nous eûmes, après le souper, l'entretien suivant.

CHAPITRE LXXV.

Entretien sur l'institut de Pythagore.

LE SAMIEN. Vous ne croyez pas sans doute que Pythagore ait avancé les absurdités qu'on lui attribue ?

ANACHARSIS. J'en étais surpris en effet. D'un côté je voyais cet homme extraordinaire enrichir sa nation des lumières des autres peuples; faire en géométrie des découvertes qui n'appartiennent qu'au génie, et fonder cette école qui a produit tant de grands-hommes. D'un autre côté, je voyais ses disciples, souvent joués sur le théâtre, s'asservir avec opiniâtreté à des pratiques minutieuses, et les justifier par des raisons puériles, ou des allégories forcées. Je lus vos auteurs, j'interrogeai des Pythagoriciens : je n'entendis qu'un langage énigmatique et mystérieux. Je consultai d'autres philosophes, et Pythagore ne me parut qu'un chef d'enthousiastes, qui prescrit des dogmes incompréhensibles, et des observances impraticables.

LE SAMIEN. Le portrait n'est pas flatté.

ANACHARSIS. Écoutez jusqu'au bout le récit de mes préventions. Étant à Memphis, je reconnus la source où votre fondateur avait puisé les lois rigoureuses qu'il vous a laissées; elles sont les mêmes que celles des prêtres Égyptiens². Pythagore les adopta sans s'apercevoir³ que le régime diététique doit varier suivant la différence des climats et des religions. Citons un exemple : ces prêtres ont tellement les fèves en horreur, qu'on n'en sème point dans toute l'Égypte; et, si par hasard il en survient quelque plante, ils en détournent les yeux comme de quelque chose d'impur⁴. Si ce légume est nuisible en Égypte, les prêtres ont dû le proscrire; mais Pythagore ne devait pas les imiter : il le devait encore moins, si la défense était fondée sur quelque vaine superstition. Cependant il vous l'a transmise,

et jamais elle n'occasionna, dans les lieux de son origine, une scène aussi cruelle que celle qui s'est passée de nos jours.

« Denys, roi de Syracuse, voulait pénétrer vos mystères. Les Pythagoriciens, persécutés dans ses États, se cachaient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en aperçut dix qui allaient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense, et se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur âme par l'attouchement de ce légume odieux⁵. Quelques moments après, l'officier qui commandait le détachement en surprit deux qui n'avaient pas pu suivre les autres. C'étaient Myllias de Crotone, et son épouse Timycha, née à Lacédémone, et fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denys voulait savoir pourquoi leurs compagnons avaient mieux aimé perdre la vie, que de traverser ce champ de fèves; mais ni ses promesses, ni ses menaces, ne purent les engager à s'expliquer; et Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offrait à sa vue. Voilà pourtant dit les opérèrent les préjugés du fanatisme, et les lois inhumaines qui les favorisent.

LE SAMIEN. Je plains le sort de ces infortunés. Leur zèle peu éclairé était sans doute aigri par les rigueurs que depuis quelque temps on exerçait contre eux. Ils jugèrent de l'importance de leurs opinions, par celle qu'on mettait à les leur ôter.

ANACHARSIS. Et pensez-vous qu'ils auraient pu sans crime violer le précepte de Pythagore ?

LE SAMIEN. Pythagore n'a rien ou presque rien écrit⁶. Les ouvrages qu'on lui attribue sont tous, ou presque tous, de ses disciples⁷. Ce sont eux qui ont chargé sa règle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, et l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachait un mérite infini à l'abstinence des fèves⁸. Il est certain néanmoins qu'il faisait un très-grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, et de plusieurs vieillards, presque contemporains de Pythagore⁹.

ANACHARSIS. Et pourquoi vous les a-t-on défendues depuis ?

LE SAMIEN. Pythagore les permettait, parce qu'il les croyait salutaires; ses disciples les condamnerent, parce qu'elles produisent des flatuosités et

¹ Hippob. et Neant. ap. Jamb. vit. Pythag. cap. 31, p. 158.

² Plut. de fort. Alex. t. 2, p. 328. Porph. vit. Pythag. p. 52. Lucian. pro laps. § 5, t. 1, p. 729. Diog. Laert. lib. 8, § 6.

³ Diog. Laert. lib. 8, § 7.

⁴ Id. ibid. § 24. Jambl. vit. Pyth. cap. 24, p. 92. Porph. vit. Pyth. p. 44. Lucian. vitar. auct. § 6, t. 1, p. 545. Id. ver. hist. lib. 2, § 24, t. 2, p. 122. Plin. lib. 18, cap. 12, t. 2, p. 115.

⁵ Aristox. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11.

¹ Porph. vit. Pyth. p. 44.

² Chærem. ap. Porph. de abst. lib. 4, p. 308.

³ Recherch. philos. sur les Égypt. t. 1, p. 103.

⁴ Herodot. lib. 2, cap. 37.

d'autres effets nuisibles à la santé¹. Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, a prévalu².

ANACHARSIS. Cette défense n'est donc, suivant vous, qu'un règlement civil, qu'un simple conseil. J'en ai pourtant ouï parler à d'autres Pythagoriciens, comme d'une loi sacrée, et qui tient, soit aux mystères de la nature et de la religion, soit aux principes d'une sage politique³.

LE SAMIEN. Chez nous, ainsi que chez presque toutes les sociétés religieuses, les lois civiles sont des lois sacrées. Le caractère de sainteté qu'on leur imprime facilite leur exécution. Il faut ruser avec la négligence des hommes, ainsi qu'avec leurs passions. Les règlements relatifs à l'abstinence sont violés tous les jours, quand ils n'ont que le mérite d'entretenir la santé. Tel qui, pour la conserver, ne sacrifierait pas un plaisir, exposerait mille fois sa vie pour maintenir des rites qu'il respecte sans en connaître l'objet.

ANACHARSIS. Ainsi donc ces ablutions, ces privations et ces jeûnes que les prêtres Égyptiens observent si scrupuleusement, et qu'on recommande si fort dans les mystères de la Grèce, n'étaient dans l'origine que des ordonnances de médecine, et des leçons de sobriété?

LE SAMIEN. Je le pense; et en effet, personne n'ignore que les prêtres d'Égypte, en cultivant la plus salutaire des médecines, celle qui s'attache plus à prévenir les maux qu'à les guérir, sont parvenus de tout temps à se procurer une vie longue et paisible⁴. Pythagore apprit cette médecine à leur école, la transmit à ses disciples⁵, et fut placé à juste titre parmi les plus habiles médecins de la Grèce⁶. Comme il voulait porter les âmes à la perfection, il fallait les détacher de cette enveloppe mortelle qui les tient enchaînées, et qui leur communique ses souillures. Il bannit en conséquence les aliments et les boissons qui, en excitant du trouble dans le corps, obscurcissent et appesantissent l'esprit⁷.

ANACHARSIS. Il pensait donc que l'usage du vin, de la viande et du poisson, produisait ces funestes effets? car il vous l'a sévèrement interdit⁸.

LE SAMIEN. C'est une erreur. Il condamnait l'excès du vin⁹; il conseillait de s'en abstenir¹⁰, et permettait à ses disciples d'en boire à souper, mais en petite quantité¹¹. On leur servait quelquefois une

portion des animaux offerts en sacrifice, excepté du bœuf et du bélier¹. Lui-même ne refusait pas d'en goûter², quoiqu'il se contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes³. Il défendait certains poissons, pour des raisons inutiles à rapporter⁴. D'ailleurs il préférait le régime végétal à tous les autres; et la défense absolue de la viande ne concernait que ceux de ses disciples qui aspiraient à une plus grande perfection⁵.

ANACHARSIS. Mais la permission qu'il laisse aux autres, comment la concilier avec son système sur la transmigration des âmes⁶? car enfin, comme le disait tantôt cet Athénien, vous risquez tous les jours de manger votre père ou votre mère.

LE SAMIEN. Je pourrais vous répondre qu'on ne fait paraître sur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les animaux qui ne sont pas destinés à recevoir nos âmes⁷; mais j'ai une meilleure solution à vous donner. Pythagore et ses premiers disciples ne croyaient pas à la métempsychose.

ANACHARSIS. Comment?

LE SAMIEN. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait l'avoué. Il dit que la crainte des lois humaines, ne faisant pas assez d'impression sur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires, et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition⁸.

ANACHARSIS. Vous renversez toutes mes idées. Pythagore ne rejetait-il pas les sacrifices sanglants? ne défendait-il pas de tuer les animaux? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conservation, si ce n'est qu'il leur supposait une âme semblable à la nôtre⁹?

LE SAMIEN. Le principe de cet intérêt était la justice. Et de quel droit en effet osons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce présent du ciel¹⁰? Les premiers hommes, plus dociles aux cris de la nature, n'offraient aux dieux que les fruits, le miel et les gâteaux dont ils se nourrissaient¹¹. On n'osait pas verser le sang des animaux, et surtout de ceux qui sont utiles à l'homme. La tradition nous a transmis avec effroi le souvenir

¹ Clem. Alex. Strom. lib. 3, p. 521. Anonym. ap. Phot. p. 1316. Cicér. de divinât. lib. 1, cap. 30, t. 3, p. 26.

² Hippocr. de diet. lib. 2, § 13, t. 1, p. 218.

³ Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 34. Jambl. vit. Pyth. cap. 24, p. 92. Porph. vit. Pyth. p. 43.

⁴ Isocr. in Busir. t. 2, p. 163. Diog. Laert. lib. 3, § 7.

⁵ Jambl. vit. Pyth. cap. 29, p. 139; cap. 34, p. 196; cap. 35, p. 212.

⁶ Corn. Cels. de re medic. lib. 1, præf.

⁷ Jambl. cap. 16, p. 55.

⁸ Athen. lib. 7, cap. 16, p. 308. Jambl. cap. 30, p. 156. Diog. Laert. lib. 8, § 13.

⁹ Diog. Laert. lib. 8, § 9.

¹⁰ Clem. Alex. paed. lib. 2, p. 170.

¹¹ Jambl. cap. 21, p. 83.

¹ Jambl. cap. 21, p. 83. Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 20.

² Porph. vit. Pyth. p. 37. Aristox. ap. Athen. lib. 10, p. 418; et ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11. Alexis ap. Aul. Gell. ibid.

³ Aristot. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 19. Athen. lib. 10, p. 419. Porph. vit. Pyth. p. 37.

⁴ Jambl. cap. 24, p. 92. Diog. Laert. lib. 8, § 19. Plut. in sympos. ap. Aul. Gell. lib. 4, cap. 11.

⁵ Jambl. cap. 24, p. 90.

⁶ Diog. Laert. lib. 8, § 13. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

⁷ Jambl. vit. Pyth. cap. 18, p. 71.

⁸ Tim. ap. Plat. t. 3, p. 104.

⁹ Diog. Laert. lib. 8, § 13. Jambl. cap. 24, p. 90. Porph. vit. Pyth. p. 24. Ritterbus. ibid. p. 22. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

¹⁰ Emped. ap. Aristot. rhet. lib. 1, cap. 13, t. 2, p. 541.

¹¹ Plat. de leg. lib. 6, t. 2, p. 782. Theophr. ap. Porph. de abst. lib. 2, p. 137.

du plus ancien parricide¹; en nous conservant de même les noms de ceux qui, par inadvertance, ou dans un mouvement de colère, tuèrent les premiers des animaux de quelque espèce², elle atteste l'étonnement et l'horreur dont cette nouvelle frappa successivement ces esprits. Il fallut donc un prétexte. On trouva qu'ils occupaient trop de place sur la terre, et l'on supposa un oracle qui nous autorisait à vaincre notre répugnance. Nous obéîmes; et, pour nous étourdir sur nos remords, nous voulûmes au moins arracher le consentement de nos victimes. De là vient qu'aujourd'hui encore, on n'en sacrifie aucune sans l'avoir auparavant, par des ablutions ou d'autres moyens, engagée à baisser la tête en signe d'approbation³. Voyez avec quelle indignité la violence se joue de la faiblesse!

ANACHARSIS. Cette violence était sans doute nécessaire; les animaux, en se multipliant, dévoraient les moissons.

LE SAMIEN. Ceux qui peuplent beaucoup, ne vivent qu'un petit nombre d'années, et la plupart, dénués de nos soins, ne perpétueraient pas leur espèce⁴. A l'égard des autres, les loups et les vautours nous en auraient fait justice: mais pour vous montrer que ce ne furent pas leurs déprédations qui nous mirent les armes à la main, je vous demande s'ils ravageraient nos campagnes, ces poissons que nous poursuivons dans un monde si différent du nôtre⁵. Non, rien ne pouvait nous porter à souiller les autels du sang des animaux; et puisqu'il ne m'est pas permis d'offrir au ciel des fruits enlevés au champ de mon voisin, devais-je lui présenter l'hommage d'une vie qui ne m'appartient pas⁶? Quelle est d'ailleurs la victime la plus agréable à la Divinité? A cette question, les peuples et les prêtres se partagent. Dans un endroit, on immole les animaux sauvages et malfaisants; dans un autre, ceux que nous associons à nos travaux. L'intérêt de l'homme présidant à ce choix a tellement servi son injustice, qu'en Égypte c'est une impiété de sacrifier des vaches, un acte de piété d'immoler des taureaux⁷.

« Au milieu de ces incertitudes, Pythagore sentit aisément qu'on ne pouvait déraciner tout à coup des abus consacrés par une longue suite de siècles. Il s'abstint des sacrifices sanglants. La première classe de ses disciples s'en abstint aussi. Les autres, obligés de conserver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de sacrifier un petit nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair⁸.

« Ce fut une condescendance que le respect de l'usage et de la religion semblait justifier. A cela près nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et paisibles. Il nous est défendu de leur porter le moindre préjudice¹. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les professions qui sont destinées à leur donner la mort². On ne sait que trop par l'expérience, que l'effusion fréquente du sang fait contracter à l'âme une sorte de férocité. La chasse nous est interdite³. Nous renonçons à des plaisirs; mais nous sommes plus humains, plus doux, plus compatissants que les autres hommes⁴: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuse et savante⁵, qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'était dévouée sans réserve au bonheur des sociétés.

ANACHARSIS. Je connais mal votre institut; oserais-je vous prier de m'en donner une juste idée?

LE SAMIEN. Vous savez qu'au retour de ses voyages, Pythagore fixa son séjour en Italie; qu'à ses exhortations, les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à ses pieds, et leurs intérêts entre ses mains; que, devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres; que les hommes et les femmes se soumirent avec une égale ardeur aux plus rudes sacrifices; que de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infini de disciples; que Pythagore parut à la cour des tyrans sans les flatter, et les obligea de descendre du trône sans regret; et qu'à l'aspect de tant de changements les peuples s'écrièrent qu'un dieu avait paru sur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent⁶.

ANACHARSIS. Mais lui ou ses disciples n'ont-ils pas employé le mensonge pour entretenir cette illusion? Rappelez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue⁷: à sa voix, la mer calmée, l'orage dissipé, la peste suspendant ses fureurs⁸; et puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, et qui vient se reposer sur sa main, et cette ourse qui, docile à ses ordres, n'attaque plus les animaux timides⁹.

LE SAMIEN. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore se soit arrogé le droit de commander à la nature.

ANACHARSIS. Vous conviendrez du moins qu'il

¹ Plut. in Romul. t. 1, p. 39.

² Porph. de abst. lib. 2, p. 117 et 119.

³ Plut. sympos. lib. 8, quest. 8, t. 2, p. 729, F.

⁴ Porph. de abst. lib. 4, p. 344.

⁵ Plut. sympos. lib. 8, quest. 8, t. 2, p. 730.

⁶ Porph. de abst. lib. 2, p. 124.

⁷ Herodot. lib. 2, cap. 45. Porph. de abst. lib. 2, p. 120.

⁸ Jambl. vit. Pyth. cap. 28, p. 126.

¹ Plut. de solert. animal. t. 2, p. 964. Jambl. cap. 21, p. 84.

² Eudox. ap. Porph. vit. p. 9.

³ Jambl. vit. Pyth. cap. 21, p. 84.

⁴ Porph. de abst. lib. 3, p. 263.

⁵ Apul. ap. Bruck. t. 1, p. 633.

⁶ Jambl. cap. 6, p. 23; cap. 28, p. 118 et 120. Porph. vit. Pyth. p. 25.

⁷ Alian. var. hist. lib. 4, cap. 17.

⁸ Jambl. cap. 28, p. 114. Porph. vit. Pyth. p. 31.

⁹ Id. vit. Pyth. cap. 13, p. 46.

prétendait lire dans l'avenir ¹, et avoir reçu ses dogmes de la prêtresse de Delphes ².

LE SAMIEN. Il croyait en effet à la divination; et cette erreur, si c'en est une, lui fut commune avec les sages de son temps, avec ceux d'un temps postérieur, avec Socrate lui-même ³. Il disait que sa doctrine émanait de l'oracle d'Apollon. Si c'est un crime, il faut accuser d'imposture Minos, Lycurgue, presque tous les législateurs, qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avaient dictées ⁴.

ANACHARSIS. Permettez que j'insiste : on ne renonce pas facilement à d'anciens préjugés. Pourquoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres? comment se fait-il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse ⁵, n'ait pas eu assez de franchise pour annoncer hautement la vérité?

LE SAMIEN. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mystères d'Éleusis et de Samothrace, chez les prêtres Égyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis-je? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonspection ⁶? les yeux de la multitude étaient autrefois trop faibles pour supporter la lumière; et aujourd'hui même, qui oserait, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépôt, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goutte.

ANACHARSIS. Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée ⁷, il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons, celle de les entendre ⁸.

LE SAMIEN. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées; et, comme ils se présentent plus souvent à

nos sens que les autres signes de nos pensées, ils ajoutent du crédit aux lois qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être assis auprès de son feu, et le laboureur regarder son boisseau, sans se rappeler la défense et le précepte.

ANACHARSIS. Vous aimez tellement le mystère, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres pour avoir publié la solution d'un problème de géométrie ¹.

LE SAMIEN. On était alors généralement persuadé que la science, ainsi que la pudeur, doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui les possède. Pythagore profita sans doute de ce préjugé, et j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude ²; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, et des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire ³, c'est qu'il conçut un grand projet : celui d'une congrégation, qui, toujours subsistante, et toujours dépositaire des sciences et des mœurs, serait l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seraient en état d'entendre l'une et de pratiquer l'autre.

« Un grand nombre d'élèves embrassèrent le nouvel institut ⁴. Il les rassembla dans un édifice immense, où ils vivaient en commun ⁵, et distribués en différentes classes. Les uns passaient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivaient les sciences, et surtout la géométrie et l'astronomie ⁶; d'autres enfin, nommés Économes ou politiques, étaient chargés de l'entretien de la maison, et des affaires qui la concernaient ⁷.

« On n'était pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinait le caractère du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisaient sur lui, la manière dont il s'était conduit envers ses parents et ses amis. Dès qu'il était agréé, il déposait tout son bien entre les mains des économes ⁸.

« Les épreuves du noviciat duraient plusieurs années. On les abrégait en faveur de ceux qui parvenaient plus vite à la perfection ⁹. Pendant trois ans entiers, le novice ne jouissait dans la société d'aucun égard, d'aucune considération; il était comme dévoué au mépris. Ensuite, condamné pendant cinq ans au silence ¹⁰, il apprenait à dompter sa curio-

¹ Porph. vit. Pyth. p. 34. Clem. Alex. Strom. lib. 1, p. 399. Jambl. cap. 28, p. 126. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

² Aristox. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 21.

³ Cicér. de divin. lib. 1, cap. 3, t. 3, p. 5.

⁴ Diod. Sic. lib. 1, p. 84. Cicér. de divin. lib. 1, cap. 43, p. 36.

⁵ Cicér. tusc. lib. 5, cap. 3, t. 2, p. 361. Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n° 2.

⁶ Cicér. de finib. lib. 5, cap. 5, t. 2, p. 200. Aul. Gell. lib. 20, cap. 5. Clem. Alex. lib. 5, p. 680.

⁷ Plut. in Num. t. 1, p. 69. Id. de lib. educ. t. 2, p. 12. Porph. vit. Pyth. p. 42. Jambl. cap. 22, p. 84. Diog. Laert. lib. 8, § 18. Demetr. Byzant. ap. Athen. lib. 10, cap. 19, p. 452.

⁸ Jambl. cap. 34, p. 198.

¹ Jambl. vit. Pyth. cap. 34, p. 198.

² Hermipp. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 41.

³ Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 600.

⁴ Diog. Laert. lib. 8, § 15. Jambl. vit. Pyth. cap. 6, p. 22.

⁵ Jambl. vit. Pyth. cap. 6, p. 22. Porph. vit. Pyth. p. 25.

⁶ Anonym. ap. Phot. cod. 249, p. 1313. Aul. Gell. lib. 1, cap. 9.

⁷ Jambl. vit. Pyth. cap. 17, p. 59.

⁸ Id. ibid. p. 58.

⁹ Aul. Gell. lib. 1, cap. 9.

¹⁰ Diog. Laert. lib. 8, § 10. Lucian. vitar. auct. § 3, t. 1, p. 542. Jambl. vit. Pyth. cap. 17, p. 59.



